

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1998)
Heft:	3-4
Artikel:	Contre la méthode : unité de l'homme et classification dans l'anthropologie des Lumières
Autor:	Blanckaert, Claude
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870347

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTRE LA MÉTHODE : UNITÉ DE L'HOMME ET CLASSIFICATION DANS L'ANTHROPOLOGIE DES LUMIÈRES

Depuis le XIX^e siècle, les anthropologues considèrent que la démarche classificatoire est naturelle à l'esprit humain. C'est un principe d'ordre dont la légitimité n'est pas questionnée. Pourtant la plupart des naturalistes du siècle des Lumières, à l'exception notable de C. Linné, ont violemment critiqué le parti-pris taxinomique, ses hiérarchies et sa trop lourde métaphysique raciale. En suivant l'argumentaire anti-méthodiste, de Buffon à Sonnini, l'historien découvre deux paradigmes antagoniques, fondés notamment sur le rôle de la géographie et sur l'opposition race / variété. Les discours naturalistes ne sont donc pas uniformes. Au-delà d'une question de mots, ils engagent toute une fabrique symbolique de l'humain.

Personne ne conteste l'influence du concept racial, voire raciste, sur la pensée anthropologique d'il y a un ou deux siècles. Mais si l'on s'est avisé de ses méfaits ou de ses biais réductionnistes, on a paradoxalement peu interrogé l'analyseur technique qui lui donne sens et à propos, c'est-à-dire la classification. Pourquoi la classification s'est-elle généralisée comme une règle méthodologique. D'où vient cette exigence ? D'ordinaire, ces questions appellent peu de commentaires.

Selon l'histoire conventionnelle, le dénombrement répondait à un « besoin » de clarification des données quand le monde humain s'offrait à l'inventaire savant. Un problème donc de distribution et de rationalité gestionnaire. Comme l'explique par exemple l'historien François Russo, « le besoin de classifier s'est présenté assez naturellement lorsque la science s'est trouvée en face d'une grande diversité d'objets ou de phénomènes » (Russo, 1995 : 205). Et ce qui vaut en général des procédures taxinomiques vaut précisément pour l'anthropologie. Dans un numéro récent de la revue *L'Histoire* consacré au racisme, André Langaney confirme pareillement que « c'est une démarche naturelle à l'esprit humain que de classer, quand on se trouve devant des objets diversifiés » (Langaney, 1997 : 50).

Cette démarche est-elle si « naturelle » ? Pas si sûr. D'une part, nous en savons, grâce à la lexicographie historique, le caractère

arbitraire et récent : les termes « classer », « classification », « classement » n'apparaissent que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le verbe « classer » étant attesté pour première occurrence en 1756 chez Dupont de Nemours (cf. Rey, 1981 : 47-52 ; Piguet, 1996 : 17-8). D'autre part, l'histoire de l'anthropologie démontre que l'*« esprit humain »* a longtemps contesté ces partages. Il est à peine paradoxal de dire que le XVIII^e siècle répugne à ces divisions de race, à l'exception notable de Charles Linné. Ces doutes motivés, anti-méthodistes, sont en réalité contemporains des premières tentatives de réduire la diversité humaine à un tableau ordonné et hiérarchique. Lorsqu'on reparcourt cet ensemble de discours naturalistes, on découvre des choix épistémologiques qui engagent toute une fabrique symbolique de l'humain. Les frontières de l'humanité sont mises en péril.

Je vais donc confronter ces deux argumentations, méthodiste et anti-méthodiste, pour éclairer l'origine de la classification anthropologique et ses conditions de production.

1. La logique classificatoire : généalogie et présupposés

Depuis les travaux pionniers de Thomas Bendyshe (1865) et Paul Topinard (1885), les historiens ont souvent rappelé les premières tentatives de classification des hommes. Pour ce qui regarde l'époque moderne, la priorité chronologique est donnée à un texte anonyme paru dans le *Journal des Scavans* en avril 1684, attribué à un disciple de Gassendi, le voyageur François Bernier. Les considérations de Bernier étaient en fait tournées vers la géographie. Comme l'indique déjà son titre, cette « Nouvelle division de la terre, par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent », visait un autre but cognitif que le simple partage des types humains. Mais ce texte reçut, après la sanction des anthropologues, une égale attention des historiens. On y a reconnu, tour à tour, « le premier essai de classification des groupes humains d'après leurs caractères physiques » (Lester, 1963 : 1354), voire le « premier écrit dans lequel le terme “race” apparaît dans son sens actuel » (Poliakov, 1971 : 133), une anticipation finalement du polygénisme à venir (Gliozzi, 1977 : 602-7). La classification de Bernier aurait ainsi inauguré l'âge d'or de la systématique positive des races qu'allait illustrer, au siècle des Lumières, une pléiade de théoriciens influents : Richard Bradley, Carl Linné, Georges Louis Leclerc de Buffon dans le mouvement initial,

Emmanuel Kant, Johann Friedrich Blumenbach et Peter Camper qui figurent son accomplissement, Charles White, Bernard Germain Etienne de Lacepède, Julien-Joseph Virey et Georges Cuvier fermant la marche des progrès.

Semblable généalogie est pourtant tout entière orientée par sa finalité et son effort de démonstration. Elle date en réalité du XIX^e siècle. Elle a été dessinée dans ses grands traits par des naturalistes, à un moment où la détermination et la nomenclature des groupes humains représentaient une sorte d'idéal ou un programme officiel de la science ethnologique. Cette histoire est largement anachronique et c'est avec raison qu'en 1885, Paul Topinard (1885 : 45) réévaluait le rôle couramment conféré à Buffon dans les œuvres du premier demi-siècle :

On a dit que Buffon divisait l'espèce humaine en un nombre donné de races ; c'est une erreur complète. Buffon, l'ennemi des classifications, ne les acceptant pas même pour les espèces, ne pouvait les admettre pour les races dont les limites étaient indécises à ses yeux et qu'il présente plutôt comme des probabilités à discuter que comme des réalités définies.

Cette salutaire mise en garde de Topinard n'a pas seulement l'avantage d'affiner nos perspectives d'historiens. Elle nous indique que le rapport d'actualité entretenu généralement par la communauté des anthropologues avec des œuvres du passé doit être questionné. Le XIX^e siècle en effet « reconnaît » la « modernité » de Bernier et de Buffon, puis les annexe après coup au nombre des propagandistes de l'idée de race parce que la classification est perçue à cette date comme une démarche nécessaire, allant de soi, un protocole d'analyse propre à préciser les rapports réciproques des êtres. C'est un principe d'ordre dont l'utilité n'a pas à être prouvée ni défendue. Elle est en effet censée résumer une volonté de connaissance séculaire. La succession des naturalistes distingués dans ce genre d'activités a été copiée et recopiée sans qu'on interroge véritablement la classification elle-même comme geste technique, les présupposés de sa méthode ou le dispositif épistémologique global qui lui donne sens. Or la classification ne se résume pas à un savoir-faire rejeté du côté des investigations empiriques. Elle engage des choix théoriques et autant de questions préalables : pourquoi classer les hommes ? Comment classer ? Selon quels critères pertinents ? etc. Quel contenu de savoir recouvre la catégorie de race ? Quel est le statut épistémologique des divers tableaux synoptiques proposés depuis le XVIII^e siècle ? Voilà les questions dont il faut partir.

Dans le fond, le tableau des races lui-même ne va pas de soi. Aucun classement standard ne s'est imposé, aucun accord ne s'est fait sur le recensement exact des grandes familles humaines. L'incertitude pèse notamment tout au long du XVIII^e siècle sur la place des Américains, tour à tour assignés au groupe des hommes blancs européens, à celui des Mongols d'Asie ou à une race *sui generis*, aborigène du Nouveau Monde. De même pour les Lapons, les indigènes du Pacifique, etc.

La classification en soi mérite donc un examen renouvelé. Elle n'apparaît pas seulement comme l'inventaire ordonné des différences offertes par les peuples de la terre. Ses intérêts intrinsèques la transforment en décision théorique contestable et Buffon n'est pas le seul à dénoncer, visant Linné, cette « manie de faire des classes ». De là le caractère équivoque des divers systèmes proposés, lesquels se recoupent avec difficulté par-delà la relative normalisation des types caucasique, mongol et éthiopique introduite par Cuvier dans son *Règne animal* en 1817.

Autre point qui mérite réflexion. La classification donne accès à un univers virtuel qui totaliserait toutes les variables phénoménales de l'humanité par l'analyse de ses composantes. Ainsi, et curieusement, pour manifester l'universalité et le cosmopolitisme de l'espèce, on doit distinguer ses familles, rendre évidentes, saillantes, leurs différences constantes, séparer l'homme de l'homme. Trop de races, pas assez. Tel est le dilemme. La division abstraite des nations, disposées en arbre ou en échelle, est réputée canaliser le chaos des informations recueillies dans les métropoles. Tous les naturalistes qui s'y consacrent après Linné témoigneront de leur embarras, de leurs doutes fondés sur ces classes d'attribution. Principe d'ordre, la classification se révèle à l'usage facteur de désordre.

Ainsi l'analyse du discours classificateur ne peut faire l'économie d'une mise en perspective des projets taxinomiques des auteurs si bien valorisés par l'histoire officielle de l'anthropologie. En particulier, pour que la catégorie de race soit soumise à une investigation naturaliste, il fallait qu'elle soit appréhendée comme fait global constitué en nature, en destin. La race n'est pas transparente au regard objectif, c'est une réalité construite par un découpage méthodique de la nature. Cette opération suppose une compétence spécifique. Pas plus qu'un autre objet scientifique, la « découverte » des races, dans leur description, leur nombre, leur désignation, ne saurait s'exempter du système de référence qui garantit sa pertinence. C'est pourquoi il est important de com-

prendre le paradigme classificatoire dans ses propres termes comme dans ses limites foncières.

2. *Infortunes de Linné*

L'histoire des classifications anthropologiques, telle qu'elle fut écrite au XIX^e siècle, s'avère positiviste dans son fond et sélective dans sa forme. La célébrité de Linné est certes peu contestable. On oublie toutefois de rappeler dans cette littérature hagiographique l'étrangeté réelle du système linnéen qui, d'édition en édition, accueille dans la classe des Quadrupèdes et l'ordre des Anthropomorphes non seulement l'homme et le singe, mais également le bradype, le fourmilier et la chauve-souris. Linné range des formes humaines pathologiques ou tératologiques, telles l'albinos et l'homme à queue, dans la rubrique composite des Troglodytes, à mi-chemin de l'orang-outan bipède et des enfants ensauvagés par l'isolement (cf. Bendyshe, 1865 : 421-48).

Les études historiques récentes ont renouvelé profondément l'intelligence que nous pouvons avoir du bestiaire monstrueux traversant les caractérisations, proposées par Linné et son disciple Christian Hoppius, du groupe des Anthropomorphes (cf. Tinland 1968 ; Zacharias, 1980 ; Broberg, 1983 ; Sloan, 1995). Il m'importe seulement de signaler ici que la littérature anthropologique ne procède généralement pas ainsi. Pour actualiser son rapport à l'œuvre classificatoire jugée fondatrice de Linné, elle tend à masquer précisément l'héritage des êtres hybrides mi-hommes mi-bêtes venus de l'histoire naturelle de Pline et de la cosmographie de la Renaissance dont la trace est encore présente dans le *Systema naturae* et la dissertation de Christian Hoppius. Or, à la même époque, divers écrits de libertins érudits assument le même legs. Cette tradition, que nous dirions « fabuleuse », traverse le siècle des Lumières grâce au *Telliamed* de Benoît de Maillet, à Jean-Baptiste Robinet ou Delisle de Sales, et trouve même une issue littéraire dans la *Découverte australie* de Restif de la Bretonne. L'histoire officielle de la classification ne l'a cependant jamais enregistrée. Un exemple suffira à signifier ses visées taxinomiques, polygénistes et hétérodoxes. En 1741, dans un écrit intitulé « Dissertation sur l'origine des nègres », Guillaume Rei (1883 : 566-7) entend « plaider pour notre Raison » contre le texte révélé :

Faisons paraître ici un pur Naturaliste, qui fait l’Histoire des Animaux, et qui en détaille les divers Genres avec toutes leurs Espèces. Quand il parlera de l’Homme et qu’il apercevra, dès la naissance, des différences notables, constantes, héréditaires et qui partent du fond de la nature et de la conformation, et non d’aucune cause extérieure, il le divisera en Homme Blanc, Homme Nègre d’Afrique, Homme Sauvage d’Asie, Homme Sauvage d’Amérique, Homme marin à deux jambes, et Homme marin à queue de Poisson.

Suivent de brèves notations, desquelles il ressort que l’homme sauvage d’Asie est l’orang-outan de Bornéo alors que l’homme d’Amérique est le paresseux. L’homme marin rejoint la cohorte des tritons et sirènes antiques qui figurent, selon le philosophe Robinet, parmi les «essais de la nature qui apprend à faire l’homme». *Homo ferus*, *Homo sylvestris*, *Homo marinus*: autant de formes intermédiaires dans la grande chaîne des êtres aux-quelles Linné donnera crédit durablement (cf. Broberg, 1983 : 175-81). Tout un fonds folklorique païen occulté aujourd’hui mais présent à l’esprit ou à l’imaginaire des contemporains ressurgit, dont Linné pouvait paraître le continuateur ou le vulgarisateur.

Peut-être cette analogie décida-t-elle des premières réactions qui accueillirent la publication de la partie zoologique du *Système* linnéen. On les sait négatives et particulièrement en ce qui regarde la place de l’homme dans la nature.

Un double scandale secoua l’Europe savante quand l’homme fut consigné dans des rubriques zoologiques au côté de la chauve-souris et quand Linné, dans la dixième édition du *Systema naturae* de 1758, créa l’espèce *Homo nocturnus* en consacrant ainsi l’avènement du singe-homme dans notre propre groupe naturel. L’homme nocturne venait à disputer à l’homme vrai, diurne et raisonnable, *Homo sapiens*, les prérogatives attachées à son rang dans la nature. «Assemblage ridicule» et insultant, dira Daubenton (1782 : xix), une «chimère risible» (de Pauw, 1770 : II, 71), une «fable» qui, selon Blumenbach (1865 : 133), n’a rien à voir avec l’œuvre admirable du Créateur. Et ce ne sont pas seulement les erreurs factuelles de Linné qui se voient attaquées, ce sont ses formalismes, l’aridité de ses nomenclatures. Sa méthode, résume Cornélius de Pauw, «substitue les axiomes aux discussions». Buffon ridiculisait déjà en 1749 cette volonté de «réduire la Nature à de petits systèmes qui lui sont étrangers».

L’historiographie du XIX^e siècle est persuadée du bien-fondé de la systématique parce qu’elle y voit une manière de coordonner

des faits et qu'elle adhère à sa fonction législatrice. La science est une langue bien faite. On a pour cela peu évoqué la fronde des anti-classificateurs du siècle des Lumières qui suivaient Buffon ou Daubenton, et on se borne à constater que le système de Linné, en dépit de ses imperfections, a initié un progrès irréversible. Il suffisait, en somme, d'avouer que Linné avait pris pour modèle de son homme de nuit de simples albinos ou des hommes contrefaits.

De toutes ces pseudo-variétés maladiques ou tératologiques qu'on a cru faire souche en divers endroits du monde, Blumenbach fera justice en 1775 : « Il faut blâmer ceux qui ont confondu l'homme malade avec les bêtes ». La dignité de l'homme ne doit pas permettre de tels appariements. Et si l'on devait prendre en compte tous les désordres de la nature humaine, la transition vers les monstres serait inévitable ; ce serait le chaos (Blumenbach, 1865 : 140).

3. La vraie physionomie des nations

Il reste pourtant que l'ambition de classer l'homme rencontra des oppositions qui tenaient moins à ce scandale qu'au principe même d'asservir la nature à l'artifice d'une typologie figée. Buffon admet que la nature ne fait pas de sauts. Il en tire des conséquences et dénoncera en termes sévères « l'erreur de Métaphysique » au cœur de la méthode linnéenne : « Cette erreur consiste à méconnaître la marche de la Nature, qui se fait toujours par nuances, & à vouloir juger d'un tout par une seule de ses parties. » Buffon pouvait, de là, conclure que la méthode d'inspection développée par les nomenclateurs sacrifiait le caractère de vérité des objets. Le grief, comme le défaut imputé, lui paraissent essentiels : loin d'avoir éclairé les rapports entre les êtres, la classification « ne sert qu'à arranger arbitrairement des mots » (Buffon, 1954 : 13 et 23).

L'opposition de Buffon et Linné, deux des fondateurs les mieux revendiqués de l'anthropologie des Lumières, a souvent été analysée de manière psychologiste. On aime à y lire l'affrontement de deux sensibilités. En somme, l'esprit de finesse dialoguant contradictoirement avec l'esprit de géométrie. Mais leur opposition frontale acquiert dans le contexte intellectuel de la seconde moitié du XVIII^e siècle une valeur paradigmique. En 1753, Denis Diderot lui aussi accuse cet « entêtement des principes » qui prétend modeler les êtres sur des notions qui les « défigurent ».

Buffon (1954: 19) parle d'« équivoque de bon sens », Diderot (1964: 222-4) de la « fureur » des méthodistes.

Ce discours critique de la méthode alimente bien des refus, bien des conflits. Les anthropologues buffoniens feront peser une suspicion légitime sur toute l'entreprise classificatoire en refusant l'essentialisme logique et l'ordre linnéen. Initialement, la philosophie nominaliste sert d'exutoire (Buffon, 1954: 19). Du point de vue de l'observation, les individus forment un continuum ininterrompu, dans les limites d'un groupe naturel. Quand on accepte, malgré cela, de sérier les hommes selon les grandes divisions géographiques, personne n'est dupe. Le classement, si l'on veut, soulage la pensée ; son utilité se borne à l'art mnémonique. C'est l'argument que défendra Blumenbach. La régularité ne va pas au-delà. Elle n'implique pas de métaphysique de la race.

Les auteurs de filiation buffonienne tiennent en somme à égale distance trois positions anti-linnéennes : 1. les hommes varient spontanément ; 2. les groupes s'interpénètrent par leurs marges, sans frontières infranchissables ; 3. l'amplitude des variations intra-raciales est toujours supérieure aux plus grandes variables enregistrées entre groupes distincts. Il s'agit là d'un discours moyen qui s'enrichira, notamment vers la fin du siècle, d'une dernière considération : quels que soient l'origine, le nombre et la distance respective des races humaines, les croisements portent l'humanité à son point d'uniformité. La détermination des variétés ne devient plus seulement « arbitraire », selon le mot convenu dans cette littérature, elle se trouve surtout impossible. La classification des races ne s'est donc pas imposée comme un canon méthodologique sans que des voix discordantes s'élèvent contre cet exercice jugé illusoire. Le XIX^e siècle l'a consacrée comme une procédure normale et enrichissante en oubliant les réticences profondes qu'elle suscitait auparavant. En guise d'avertissement, le buffonien Sonnini de Manoncourt (an VIII : 48) formulait, encore en 1800, la prophétie suivante :

Une division exacte entre les différentes races d'hommes est impossible à établir. En vain se fatiguera-t-on, le compas ou le rapporteur à la main, à chercher sur des cartes géographiques les bornes des pays occupés par les races primitives, ou à mesurer les angles divers que présentent les têtes des hommes qui les composent ; l'on ne trouvera qu'indécision dans les confins, et qu'incertitude dans le résultat des mesures géométriques.

En bref, on a mal étudié l'homme. La phystionomie des nations est soumise au changement et l'on peut prévoir, par une abrupte

conséquence du nominalisme, que les races se multiplieront avec les observations parmi les peuples de la terre.

Au XVIII^e siècle, le statut de l'observation est donc au cœur de la controverse. Il commande la perception du travail à faire. Tel qu'il est analysé par les épistémologues, le dispositif classificatoire semble reposer sur quelques considérations couramment rappelées : rassembler des faits, les comparer, les réduire à leurs semblables selon le jeu des affinités ou des différences, les inscrire dans des classes d'appartenance puis les nommer. Cependant, le scepticisme des anti-méthodistes l'indique bien, cette démarche ne paraît ni naturelle ni suffisante. Sa belle clarté n'abolit pas ses zones d'ombre. Comment groupe-t-on les données, et quelles données ? Comment réduire sans confondre, démêler sans mêler à nouveau ? Une classification géographique se superpose-t-elle à une classification anatomique ou linguistique ? etc.

L'esprit d'analyse suppose une discipline du regard. La classification implique en effet une collection de « faits », choisis, élaborés, enregistrés. Cette opération préalable est en soi une « production » théorique et non un simple relevé empirique. Depuis les travaux de Michel Foucault, on considère qu'une nouvelle épistémologie de la vision est née au XVIII^e siècle. L'examen des écrits anti-classificateurs rencontre et confirme cette perspective. Au sens presque physique du mot, on ne « voit » que ce que l'on cherche. La transformation du regard investigateur est patent dans le second demi-siècle.

Alors qu'il est responsable de la « Description du cabinet du Jardin royal », Louis Daubenton rapporte en 1766 que trois têtes osseuses de Chinois et de Tartare ont été déposées par un correspondant de l'Académie des Sciences. Après étude, il écrit : « Je n'y ai reconnu aucun caractère marqué qui les distingue de celles des hommes de notre nation » (Daubenton, 1766 : 377). Commentant ce fait sans le discuter, Blumenbach en 1775 en conclut que les Chinois varient des têtes européennes surtout dans les parties charnues du visage (Blumenbach, 1865 : 119). Cuvier n'aura pas les mêmes égards pour cette « erreur » d'appréciation de son collègue du Muséum d'Histoire naturelle. Il écrira en 1800 sur le ton de l'évidence que Daubenton avait tort et que ces différences crâniennes existent (Cuvier, 1978 : 173).

Les remarques de Cuvier ne signalent pas seulement l'importance nouvelle des données craniologiques dans la détermination des races après les travaux de Camper et Blumenbach. Elles engagent une normativité du regard ignorée de Daubenton. Mais on

sait, et Cuvier savait, la réputation de Daubenton en anatomie comparée (cf. Saban, 1984). La question ne dépend donc pas de ses capacités analytiques. Précisément, Daubenton n'a pas fait l'apprentissage méthodique d'un plan de clivage séparant les groupes humains parce qu'il « croit » au caractère homogène de la nature humaine et refuse sciemment l'idée de race. La discipline des faits contraignants qu'invoque Cuvier dépend d'une recherche que l'humanisme abstrait de Daubenton ne cautionnera jamais. Autre croyance, autre curiosité, autre perception. La généralisation de l'idée de race sépare ici inévitablement deux générations et deux champs doctrinaires.

Après 1770, la pensée classificatoire s'est identifiée à une typologie de caractère essentialiste dont le polygénisme va devenir la garantie, la métathéorie.

4. Deux styles scientifiques

Le XVIII^e siècle décrit des variations, les polygénistes du début du XIX^e siècle ciblent comme un impératif du savoir l'ordre intemporel de leur distribution (cf. Blanckaert, 1996). Dans la diagnose des races, la définition est l'équivalent d'un portrait signalétique, alliant la brièveté, le repérage de caractères fixes, peu nombreux, à l'économie d'une « nature ». Un bon critère de reconnaissance permet de déduire ou d'anticiper des propriétés et des vertus de la race considérée. Si l'on classe, par exemple, les groupes humains par l'angle facial, comme le feront Charles White ou Julien-Joseph Virey après Camper, sa simple mesure doit refléter la force ou l'indigence de l'intellect, annoncer mécaniquement une situation relative dans la chaîne des êtres, entre le singe et l'homme parfait. La finalité entière d'un être se concentre dans une désignation comme si, du mot à la chose, une somme d'attributs circulait par son seul pouvoir relationnel. En somme, la systématique des races privilégie la « définition », avec ses lourdes connotations ontologiques quand le monogénisme lui substitue l'exhaustivité d'une « description » avec sa part de détails, d'anecdotes, l'inconstance de ses événements et de ses accidents. Ce sont là deux styles de science plutôt qu'un simple clivage idéologique entre des humanistes chrétiens et des matérialistes (cf. Reynaud, 1990).

Prenons le cas des polygénistes. La typologie des races repose sur la fixité des caractères discrets, conformément à un principe de finalité adaptative. La segmentation des races dans le tableau

systématique semblerait donc dépendre d'un plan providentiel qui définirait, pour chaque groupe individualisé, à la fois sa « nature », c'est-à-dire l'ensemble de ses caractères différentiels, et également sa position dans la hiérarchie générale des espèces. Le concept de race est en effet commun à l'homme et à l'animal. L'homme peut alors être étudié comme le serait n'importe quelle espèce du règne zoologique, objectivé par le jeu réglé de ses ressemblances et de ses écarts. De ce point de vue, la systématique des races implique, de manière avouée ou non, une comparaison homologique à quatre termes où la distance supposée du Blanc au Nègre est égale à celle qui sépare le genre humain de l'orang-outan. Elle a d'emblée partie liée avec le principe de hiérarchie des êtres qui est au cœur du noyau heuristique (cf. Hoppius, 1865 ; White, 1799).

Le refus des monogénistes procède d'une interprétation diamétralement opposée. D'abord, la référence au singe est absente ou critiquée dans les écrits monogénistes. La comparaison des races doit donc s'entendre terme à terme, dans les limites infranchissables du genre humain. Selon le principe du tiers exclu, ou l'homme est homme et le demeure jusque dans sa dégradation, ou il appartient au genre de l'animal. Il faut choisir et les monogénistes accusent leurs adversaires de confondre anthropologie et zoologie. Ensuite, le tableau des variétés humaines n'affecte pas la forme convenue d'un diagramme en échelle.

Pour les monogénistes, il n'y a pas de série humaine, même si les hommes sont inégaux. Quand il est ébauché, le répertoire des nations évoque plutôt un voyage qui donnerait à voir les hommes et les femmes sous divers climats et conditions (cf. Buffon, 1971 : chap. IX). C'est la géographie qui assure la continuité d'une narration. Dans ce cadre, la description anthropologique sera plus ou moins suivie ou nettement impressionniste. Organisée chez Buffon, elle tourne à l'instantané presque chaotique dans la *Vénus physique* de Maupertuis. Peu de norme descriptive en définitive. À cette remarque près que l'amplitude maximale des variations semble si bien disposée qu'elle n'aliène jamais l'homme de l'homme (cf. Blumenbach, an XIII : 190; 281-5). Il existe un cercle anthropologique où les variétés humaines se déploient et se rejoignent. Les climats les transforment, les éloignent et les rapprochent incessamment et il y a réversibilité des effets.

Ainsi la variation suppose une relation et un point fixe. Le centre de l'humanité, d'où l'on estimera les modifications subies par les autres nations, est pris, bien sûr, auprès de l'homme euro-

péen décrit, depuis Buffon, comme le plus beau et le plus vrai des hommes. L'homme blanc d'Europe ne constitue pas, à proprement parler, une variété. Il vaudrait mieux parler, à l'enseigne de Buffon et Blumenbach, d'un « prototype », c'est-à-dire d'un homme originel qui, n'ayant subi ni dénaturation ni ensauvagement, ne présente aucune « dégénération » lorsqu'il vit sous des climats tempérés. Le monogénisme du XVIII^e siècle répugne à l'« autoracisation » de la variété blanche dite « caucasienne ». Variétés et races sont en effet des produits dérivés, aléatoires, du processus de dégénération qui frappe les peuples vivant dans des conditions moins hospitalières.

Dans la logique de cette explication, Blumenbach va distinguer quatre puis cinq races humaines obéissant aux facteurs de dégénération. Contemporain de Buffon et environnementaliste comme lui, il a choisi de présenter ses investigations sous l'angle de la « variété-résultat ». Il ouvre ainsi la voie à un classement typologique qui doit peu, là encore, à l'essentialisme racial de type linnaïen. Pour lui, la blancheur de la peau doit « tenir le premier rang » (Blumenbach, an XIII : 145), non parce qu'elle est le signe absolu d'une ascendance séparée des Européens, ou que les facultés de l'esprit en dépendraient (cf. an XI : I, 76), mais parce qu'elle est le point fixe d'où toutes les autres couleurs procèdent. Et puisque les différences « se perdent pour ainsi dire les unes dans les autres », il réaffirmera que les divisions sont arbitraires (an XI : I, 73 ; an XIII : 282). La compréhension des variétés dans l'espèce humaine s'en trouve simplement facilitée. Si la position de Blumenbach paraît cohérente dans ses propres termes, elle conduit toutefois à l'« hétéroracisation » de tous les peuples non-blancs. En dépit de ses scrupules humanistes incontestables, Blumenbach sera considéré au XIX^e siècle comme un théoricien de la race et l'un des promoteurs du système anthropologique moderne basé sur la division anatomique des groupes humains.

5. La place de l'homme dans la nature

J'ai voulu rappeler un chapitre un peu oublié de l'histoire de l'anthropologie, qui concerne les résistances occasionnées par l'introduction des systèmes de classement. En réalité, race et classification se donnent ensemble. Elles forment structure. Quelle que soit leur fortune, les essais de classement proposés dès les années 1740 reposent sur les trois attributs prêtés à la race au XIX^e

siècle : ressemblance, descendance, permanence. Guillaume Reis parlait en 1741 de « différences notables, constantes, héréditaires », Emmanuel Kant (1947) de « différences infailliblement héréditaires ». Diverses publications récentes ont réévalué le rôle de Buffon dans la généalogie du thème racial (cf. Duvernay-Bolens, 1991). Ce serait oublier pourtant que si Buffon a parfois utilisé le mot dans une acception logique, il n'en a pas cautionné le contenu remarquablement stable rappelé ci-dessus. Pour lui, la variation dégénérative due aux climats est théoriquement réversible, la race est un effet et non une cause.

En examinant dans sa longue durée le protocole classificateur, on constate deux choses. En premier lieu, une perspective humaniste fondée sur le critère de la perfectibilité de l'homme fait place à une définition essentialiste de la race. Le seuil taxonomique pertinent est déplacé de l'espèce vers la variété fixe. Alors qu'elle était homogène et unifiante, la perspective anthropologique devient differentialiste. C'est en ce sens que Gobineau pourra ultérieurement écrire que l'homme, l'homme en soi, n'existe pas. En second lieu, la classification va permettre d'inscrire l'objet « homme » dans la zoologie. Démarche importante, puisque notre modernité l'a consacrée en rangeant l'homme au nombre des Primates. Il devient alors possible d'éclairer la nature de l'homme par celle des animaux, au physique comme au moral. « Nous naissions, pour ainsi dire, singes, c'est l'éducation qui nous rend hommes », dira Julien-Joseph Virey (1817: 23).

Cette inscription zoologique redonne une actualité inédite au thème de l'échelle des êtres. L'homme est partie prenante d'une série qui confine à l'animalité brute du singe anthropoïde. La partition entre l'homme sauvage inculte et l'homme civilisé est à la fois le produit et le reflet des systématiques qui se multiplient. Quand enfin, on en vient à affirmer le caractère fixe et même immuable de la race, la systématique transforme le réseau des coordonnées spatio-temporelles qui décidaient, auparavant, de la place assignée à l'homme dans la nature.

Pour les monogénistes classiques, la variation des hommes est une fonction du lieu et du hasard des circonstances. Privilège donc de la géographie. Pour les classificateurs, au contraire, l'hérité de la race équivaut à un présent perpétuel. L'espace n'y fait rien, n'y change rien. Les premiers ont donc besoin de qualifier la variabilité des races en référence à un type absolu de l'humain

quand les seconds font de la continuité du phylum racial la preuve de l'extraction séparée des familles humaines. En forçant le trait sans être dans l'erreur, on pourrait conclure que l'opposition entre méthodistes et anti-méthodistes depuis 1740 recouvre pour partie la lutte séculaire de l'humanisme abstrait et de l'anti-humanisme théorique ou pratique.

Claude BLANCKAERT

CNRS-Centre Alexandre Koyré, Paris

Références bibliographiques

- BENDYSHE, Thomas, 1865, «The History of Anthropology», in *Memoirs Read before the Anthropological Society of London*, vol. I [1863-1864], London : Trübner and Co, p. 335-458.
- BLANCKAERT, Claude, 1996, «Monogénisme et polygénisme», in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, éd. P. Tort, Paris : PUF, p. 3021-37.
- BLUMENBACH, Johann Friedrich, an XI-1803, *Manuel d'histoire naturelle*, tr. S. Artaud, Metz / Paris : Collignon-Levrault Frères, Henrichs, Lenormant.
- BLUMENBACH, Johann Friedrich, an XIII-1805, *De l'unité du genre humain et de ses variétés*, tr. F. Chardel (à partir de la 3^e éd. de *De Generis humani varietate nativa*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1795), Paris : Allut.
- BLUMENBACH, Johann Friedrich, 1865, *On the Natural Variety of Mankind* (tr. angl. de *De Generis humani varietate nativa*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1775), in *The Anthropological Treatises of Johann Friedrich Blumenbach*, éd. Th. Bendyshe, London : Longman, Green & Roberts.
- BROBERG, Gunnar, 1983, «*Homo sapiens*. Linnaeus's Classification of Man», in *Linnaeus. The Man and His Work*, éd. T. Frängsmyr, Berkeley / Los Angeles / London : Univ. of California Press, p. 156-94.
- BUFFON, Georges Louis Leclerc de, 1954 (1784), *Œuvres philosophiques*, éd. J. Piveteau, Paris : PUF.
- BUFFON, Georges Louis Leclerc de, 1971, *De l'Homme*, éd. M. Duchet, Paris : Maspero.
- CUVIER, Georges, 1978 (1800), «Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'hommes», in *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII*, éd. J. Copans et J. Jamin, Paris : Le Sycomore, p. 171-6.

- DAUBENTON, Louis Jean-Marie, 1766, « Description des choses qui sont arrivées au Cabinet depuis l'impression des articles auxquelles elles ont rapport », in *Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, éd. G. L. Leclerc de Buffon, Paris : Imprimerie royale, vol. XIV, p. 375-411.
- DAUBENTON, Louis Jean-Marie, 1782, « Histoire naturelle de l'homme », in *Encyclopédie méthodique*. Paris / Liège : Panckoucke-Plomteux, vol. I, p. XIX-LXXXII.
- DIDEROT, Denis, 1964 (1772), *Oeuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris : Garnier Frères.
- DUVERNAY-BOLENS, Jacqueline, 1991, « Mammouths et Patagons : de l'espèce à la race dans l'Amérique de Buffon », *L'Homme* 31, p. 7-21.
- GLIOZZI, Giuliano, 1977, *Adamo e il nuovo mondo. La nascita dell'antropologia come ideologia coloniale : dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Firenze : La Nuova Italia.
- HOPPIUS, Christian, 1865 (1760), « Anthropomorpha », in Bendyshe, 1865, p. 448-58.
- KANT, Emmanuel, 1947 (1785), « Définition du concept de race humaine », in *La Philosophie de l'histoire*, tr. S. Piobetta, Paris : Aubier, p. 127-50.
- LANGANEY, André, 1997, « Les races à l'épreuve de la science », *L'Histoire*, 214, p. 50-1.
- LESTER, Paul, 1963, « L'anthropologie et la paléontologie humaine », in *Histoire de la science*, éd. M. Daumas, Paris : Gallimard, p. 1337-432.
- LINNÉ, Charles de, 1793, *Système de la nature, classe première du règne animal, contenant les Quadrupèdes vivipares & les Cétacées*, tr. Vanderstegen de Putte d'après la 13^e éd. latine, Bruxelles : Lemaire.
- PAUW, Cornélius de, 1770, *Recherches philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, Londres : [s. éd.].
- PIGUET, Marie-France, 1996, *Classe. Histoire du mot et genèse du concept des physiocrates aux historiens de la Restauration*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- POLIAKOV, Léon, 1971, *Le Mythe Arien. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris : Calmann-Lévy.
- REI, Guillaume, 1883, « Documents anthropologiques. Le polygénisme français en 1741 – Dissertation sur l'origine des Nègres (1741) », *Revue d'Anthropologie*, II. 6, p. 565-72.
- REY, Roselyne, 1981, « Aspects du vocabulaire de la classification dans l'Encyclopédie », in *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 2, Besançon / Nancy : Publications de l'Institut de la Langue française, p. 45-61.
- REYNAUD, Denis, 1990, « Pour une théorie de la description au XVIII^e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, 22, p. 347-66.
- RUSSO, François, 1995, *Libres propos sur l'histoire des sciences*, Paris : Albert Blanchard.
- SABAN, Roger, 1984, « Daubenton, précurseur de l'anatomie comparée », in *109^e Congrès national des sociétés savantes. Dijon 1984. Histoire des sciences et des techniques*, Paris : C.T.H.S., p. 145-64.

- SLOAN, Phillip R., 1995, « The Gaze of Natural History », in *Inventing Human Science. Eighteenth-century domains*, éd. C. Fox, R. Porter, R. Wokler, Berkeley / Los Angeles / London : Univ. of California Press, p. 112-51.
- SONNINI DE MANONCOURT, Charles-Nicolas-Sigisbert, an VIII-1800, « Addition à l'article des variétés dans l'espèce humaine », in *Histoire naturelle générale et particulière*, éd. G. L. Leclerc de Buffon, Paris : Dufart, vol. xxi, p. 39-62.
- TINLAND, Franck, 1968, *L'Homme sauvage. Homo ferus et Homo sylvestris*, Paris : Payot.
- TOPINARD, Paul, 1885, *Éléments d'anthropologie générale*, Paris : Delahaye et Lecrosnier.
- VIREY, Julien-Joseph, 1817, « Homme », in *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, Paris : Deterville, vol. xv, p. 1-255.
- WHITE, Charles, 1799, *An Account of the Regular Gradation in Man, and in Different Animals and Vegetables; and from the Former to the Latter*, London : [s. éd.].
- ZACHARIAS, Kristen Longenecker, 1980, *The Construction of a Primate Order: Taxonomy and Comparative Anatomy in Establishing the Human Place in Nature, 1735-1916*, Baltimore : The Johns Hopkins Univ. (thèse).